

Migrer, absolument



Lampedusa (Italie), mars 2011.

OLIVIER JOBARD/MYOP POUR " LE MONDE "

Jamais, depuis la seconde guerre mondiale, autant de gens n'ont quitté leur pays de naissance. L'Europe en attire beaucoup. Il lui faut, d'urgence, une stratégie sur l'immigration



L'avertissement le plus sérieux est venu du nord. Aux élections législatives suédoises, en septembre, la droite xénophobe a recueilli deux fois plus de voix qu'en 2010, passant de 5,7 % à 12,9 % des suffrages. Après les Pays-Bas et le Parti pour la liberté de Geert Wilders, la France et son Front national, la Grande-Bretagne et l'ascension fulgurante du UKIP, la Suède, à son tour, est touchée par le rejet de l'immigration. La Suède, havre de tolérance et d'équilibre, la Suède et son hospitalité exemplaire, la Suède qui a accueilli plus de réfugiés syriens que n'importe quel autre pays européen succombe, elle aussi, au sentiment de saturation.

Où iront-ils, alors ? Le monde compte aujourd'hui 51,2 millions de personnes déplacées, un chiffre supérieur à 50 millions pour la première fois depuis la deuxième guerre mondiale. Riche et paisible, l'Europe est confrontée à une vague sans précédent d'immigration clandestine. Chaque jour, dans ses aéroports, atterrissent des candidats à l'exil, souvent munis de faux visas. Chaque jour ou presque, sur ses rives sud, débarquent ces boat people du XXI^e siècle, poussés sur la Méditerranée par la guerre ou la misère, entassés sur des embarcations précaires par d'impitoyables réseaux de passeurs, négriers

des temps modernes.

Défi

Parfois ces barques chavirent, et c'est le drame. La Méditerranée a englouti plus de 4 000 personnes depuis un an. La marine italienne en a sauvé 140 000. Mais plus elle en sauve, plus ils sont nombreux à se jeter à la mer. A Bruxelles, les stratèges de l'Union européenne observent de loin ce tragique spectacle, impuissants à élaborer, précisément, une stratégie commune.

Légale ou clandestine, l'immigration est pourtant, avec l'économie, le plus gros défi qui se pose à l'Europe. Fernand Braudel la disait " *inéluçtable* " et l'histoire le prouve, en particulier l'histoire du continent européen, terre d'émigration massive il y a encore un siècle. Notre évolution démographique et celle du continent africain, à fronts renversés, vont faire des migrations un phénomène constant pendant encore des décennies. Comment faire en sorte que l'immigration puisse être perçue comme faisant partie de la solution plutôt que du problème ?

Dans ce nouveau numéro d' " Europa ", plusieurs grands journaux européens ont mis en commun les expériences et les regards de leurs pays respectifs sur cette question. De l'odyssée des réfugiés, dont les périls de la Méditerranée ne sont qu'un épisode, à – plus souvent qu'on ne le croit – l'intégration réussie dans des sociétés qui seraient incomplètes sans eux, la vie des immigrés fait partie de celle des Européens. Qui eux-mêmes migrent à leur tour. Inéluçtablement.

Sylvie Kauffmann

© Le Monde

◀ **article précédent**

Les femmes aussi...

article suivant ▶

Partir : Tripoli, ses plages, ses périls...

Partir : Tripoli, ses plages, ses périls



L'instabilité en Libye facilite les départs clandestins. Mais les préparatifs sont longs, la traversée chère et meurtrière



A marré dans le port de Tripoli, un gros Zodiac noir oscille au gré de la houle. Les gardes-côtes l'ont découvert dérivant au large, sans moteur, vide des -migrants somaliens qui s'y étaient embarqués. Ils n'ont trouvé à bord que leurs effets personnels : passeports, cartes d'identité, téléphones, billets de banque et photos de famille. Pour les gardes-côtes, la trouvaille a été amère. *" Nous connaissons certains d'entre eux, nous les avons déjà interpellés, explique un officier qui a requis l'anonymat. Je suppose qu'ils sont morts, parce que, si un -bateau les avait recueillis, ils n'auraient pas abandonné leurs affaires. "*

De telles scènes se répètent chaque jour au long des 1 800 km de côtes libyennes. Les -cadavres et embarcations échoués sur les -immenses plages témoignent du coût humain du flux d'émigrants qui tentent de traverser la Méditerranée depuis la Libye. La guerre et l'absence d'Etat de droit ont fait du pays un gigantesque entonnoir qui attire les migrants d'Afrique, d'Asie et du Moyen-Orient désireux de -gagner l'Europe.

En dépit des risques, des dizaines de milliers de candidats tentent leur chance. Pour gagner le prix de son passage en bateau, un jeune Ghanéen de 19 ans garnit les rayons d'un supermarché de Tripoli. Il refuse de donner son nom, mais explique qu'il a quitté le Ghana il y a un an, après la mort de sa mère, et qu'il a dépensé tout son argent pour venir à Tripoli. Il a dû marcher plusieurs jours dans le désert en portant trois bidons de 7 litres d'eau pour ne pas mourir de soif. *" Il faut que j'arrive en Europe, dit-il. C'est le seul moyen d'aider ma famille. "*

Les filières clandestines représentent en Libye un business très organisé et extrêmement

rentable. Elles proposent deux types de service. Les migrants les plus riches, souvent des Syriens, paient 5 000 dollars pour un passage en Zodiac vers la France, un trajet plus long que la traversée vers l'Italie, mais plus sûr car il évite les patrouilles navales. Pour les autres, ce sera 1 000 dollars pour prendre place à bord d'un bateau de pêche bondé. *" Comme tout le monde, je préférerais aller directement en France, mais je n'ai pas l'argent "*, regrette Mohammed, un jeune Syrien qui a fui les combats à Damas et loge dans un petit hôtel de Tripoli en attendant de trouver une place sur un bateau.

Des milliers de candidats à l'émigration sont retenus dans les 19 centres de détention répartis sur le territoire libyen. Les conditions sont souvent déplorables : Human Rights Watch a évoqué le cas de détenus enfermés dans des conteneurs, recevant de la nourriture avariée et battus à la moindre incartade.

Les Erythréens forment le groupe de migrants le plus important à Tripoli. Les membres de la classe moyenne du pays fuient le régime du président Issayas Afeworki. Des compatriotes installés en Europe leur envoient par Western Union l'argent pour le voyage, le logement et la traversée de la Méditerranée. A Tripoli, l'église catholique Saint-François a ouvert à l'intention des Erythréens chrétiens un dispensaire où sont accueillies en priorité les femmes enceintes qui craignent d'être arrêtées si elles vont à l'hôpital. *" Pourquoi sont-elles si nombreuses enceintes ? Parce que, dans ces circonstances, explique la sœur espagnole Inma Moya, si vous êtes une femme, vous ne pouvez voyager que sous la protection d'un homme. Alors elles entreprennent leur périple avec un homme et tombent enceintes. "*

Tripoli est le point de ralliement des migrants, mais les passeurs, eux, préfèrent opérer à l'extérieur. Ils embarquent les migrants à Zouara, près de la frontière tunisienne, à 80 km à l'ouest de la capitale, ou à Garabulli, une longue plage à une soixantaine de kilomètres à l'est. Zouara est proche de la Sicile, à 500 km à peine au nord. Et la plage de Garabulli est séparée de la route côtière par de petites collines qui dissimulent les migrants aux yeux des patrouilles.

La marine italienne patrouille au large des côtes, repêche les noyés et intercepte les embarcations. Craignant d'être arrêtés lors d'un de ces contrôles, beaucoup de passeurs confient le bateau aux migrants eux-mêmes. *" Ils donnent les clés à l'un des passagers, explique Ben Suleiman, commandant en second de la 20e compagnie d'appui, une milice qui trie et fiche les migrants dans le centre de détention installé dans le zoo de Tripoli. Ces gens partent en mer sans aucune formation. "*

En août, face au nombre croissant de noyés en mer, l'agence européenne chargée de surveiller les arrivées aux frontières de l'Union, Frontex, a annoncé qu'elle fournirait un soutien à la marine italienne. Mais les navires de guerre ne peuvent être partout à la fois. Les gardes-côtes estiment que les passeurs pourraient transporter trois ou quatre fois plus de migrants s'ils disposaient des embarcations nécessaires. La plupart des bateaux, cependant, n'effectuent qu'une seule traversée, et il est de plus en plus difficile d'en dénicher de nouveaux. En Libye, les constructeurs de -bateaux se plaignent : la guerre civile a interrompu les livraisons de bois égyptien. C'est, pour l'heure, l'un des rares facteurs susceptibles de ralentir l'afflux de migrants en provenance des côtes africaines.

Chris Stephen et Tom Westcott (The Guardian)

© Le Monde

◀ **article précédent**
Migrer, absolument

article suivant ▶
Le rêve déçu de Babacar...

Passeurs et mafieux

Selon l'ONU, la traite des migrants rapporte chaque année 7 milliards de dollars



Version macabre et clandestine de l'agent de voyages, ils facilitent la fuite aux désespérés, dans des conditions inhumaines, contre des sommes exorbitantes. Ces contrebandiers qui font de l'or avec le trafic de migrants et de réfugiés sont les esclavagistes du XXI^e siècle. Les conflits en Syrie ou en Erythrée, l'instabilité en Libye ont multiplié le nombre de personnes qui veulent gagner l'Europe. La maxime léniniste " Plus ça va mal, mieux ça va " s'applique à la lettre à ces mafias : plus il y a de guerres et de famines, plus nombreux -seront les clients. Plus la *patera* (barque) est pleine, plus gros seront les bénéficiaires. Et plus les entrées en Europe sont verrouillées, plus le clandestin a besoin du trafiquant.

Frontex, l'agence de l'Union européenne pour le contrôle des frontières extérieures, estime que plus de 160 000 clandestins ont rejoint les côtes de l'Europe – dont 80 % le sud de l'Italie – depuis le début de l'année. Le double du nombre de migrants arrivés en 2011, année record en raison des " printemps arabes ". L'agence calcule que, pour une embarcation interceptée récemment avec 450 personnes à bord, le chiffre d'affaires avoisine un million d'euros. L'Office des Nations unies contre la drogue et le crime a chiffré début octobre ce que la traite de migrants rapporte aux réseaux de passeurs : 7 milliards de dollars par an sur les deux plus grandes routes du trafic dans le monde, d'Afrique vers l'Europe et d'Amérique du Sud vers le Nord. " *On observe une tendance à la hausse de la traite de migrants, dans le monde entier* ", a déclaré Yuri Fedotov, directeur de l'agence onusienne.

" *Jamais auparavant, dans l'histoire des Nations unies, nous n'avons connu un aussi grand nombre de réfugiés, de déplacés intérieurs et de demandeurs d'asile* ", a récemment déclaré le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon. Jamais non plus les affaires n'ont été aussi florissantes pour ceux qui font du trafic de personnes leur profession.

Les routes, les tarifs, les noms mêmes des trafiquants sont connus. Une vingtaine d'entretiens avec des Syriens arrivés depuis peu en Suède aident ainsi à retracer le rôle joué par les mafias dans la traversée. Les passeurs font monter les migrants dans des bateaux surchargés et les abandonnent à leur sort ; les laissent seuls en pleine nuit dans des bois qu'ils doivent traverser en courant. Dans le meilleur des cas, les clandestins connaissent la faim, la soif, la peur. Dans le pire, ils servent d'otages, sont torturés et les femmes sont réduites à l'esclavage sexuel.

Une fois sur le continent européen, les réseaux mafieux les entassent dans des appartements sordides, aux mains des marchands de sommeil. Transportés d'un lieu à l'autre, voyageant en camion, comme du bétail, ou dans des autocars tous rideaux tirés. A moins qu'on ne les fasse monter dans un train, faux passeport en main, en leur conseillant de prier pour n'être pas contrôlés.

Il n'est pas difficile de repérer les passeurs. Tous les clandestins savent comment trouver le *mujarreb*, mot générique en arabe qui surgit sans cesse dans leurs conversations. Viennent ensuite les spécialités : il y a le capteur, le facilitateur, le transporteur et le logeur. " *On a affaire à des filières pour lesquelles un grand nombre de gens travaillent. Organisés par nationalités, ils sont passés maîtres dans l'art de falsifier les papiers* ", explique un

policier espagnol. Au Liban, en Turquie, au Caire, à Milan, à Athènes, on les aperçoit dans les gares de chemins de fer et routières, ou sur la côte. " *Ils sont très professionnels* ", assure Souad, enseignante syrienne arrivée en *patera* en Europe. " *Notre mujarreb prenait des routes secondaires, s'enfonçait dans les bois. Tous les 300 kilomètres, nous faisons halte dans une maison inhabitée où on nous donnait de l'eau et un sandwich. Toujours le même.* " Le prix du voyage pour elle, son mari et son fils : 40 000 euros.

Le malheur des Syriens, aisés pour nombre d'entre eux, est une mine d'or pour les mafias. L'exode syrien résume les contradictions du système. Car, selon la loi, les réfugiés ne peuvent demander l'asile politique qu'une fois sur le sol européen. " *C'est une perversion kafkaïenne, puisqu'il n'existe pratiquement aucun moyen légal pour eux de gagner l'Europe*, note Michael Diedring, secrétaire général du Conseil européen pour les réfugiés et exilés (CERE). *Le résultat, ce sont des milliers de morts, de gens traumatisés et des millions d'euros dans les poches du crime organisé.* "

Dans l'enclave espagnole de Melilla, sur la côte nord-ouest de l'Afrique, Syriens et Subsahariens racontent leur périple devant le centre temporaire d'hébergement de migrants. Certains ont mis des mois, d'autres une année ou plus. Ils ont déboursé entre 500 et 2 000 euros. Ils sont arrivés en *pateras* ou ont franchi la frontière avec de faux passeport. Tous ont eu besoin d'un mafieux pour arriver là.

L'une des clés du succès des réseaux de trafiquants, c'est qu'ils s'adaptent aux changements. Ainsi, le long de la frontière avec la Turquie, la Grèce a érigé 12 kilomètres de clôtures et déployé plus de policiers, ce qui a réduit le nombre de passages de clandestins. Idem pour la frontière entre la Turquie et la Bulgarie. Mais Frontex note une forte hausse de migrants qui tentent de passer de Serbie en Hongrie.

Meron Estefanos connaît bien le *modus operandi* des mafias, surtout celles qui font du trafic d'Erythréens, ses compatriotes, les plus nombreux à gagner les côtes de l'Europe. Naturalisée suédoise, elle anime depuis Stock-holm une émission de radio, très suivie en Erythrée, dans laquelle elle prévient les candidats à l'émigration des périls qui les attendent. En cas de danger, ils peuvent appeler. Son téléphone sonne sans cesse. Quand les *pateras* font naufrage, Meron Estefanos alerte la marine italienne, qui lance les opérations de sauvetage. " *Désormais, les Italiens sauvent à peu près tout le monde*, rapporte-t-elle. *Du coup, les trafiquants entassent plus de personnes dans de petites barques, en sachant que l'on va probablement les secourir. Le négoce est devenu plus rentable.* "

Ana Carbajosa (El País)

© Le Monde

◀ **article précédent**

Le rêve déçu de Babacar...

article suivant ▶

L'autre filière : par avion...

" Mare Nostrum ", le dilemme de Bruxelles



Des gardes civils espagnols surveillent l'enclavede Melilla, en juin 2012.

JULIAN RODER/OSTKREUZ/PICTURE TANK

L'opération lancée en octobre 2013 a sauvé des dizaines de milliers de migrants. Mais l'Italie ne veut plus payer seule, ni encourager les départs. La solidarité des Etats-membres se fait attendre



Fin août, Bruxelles est à moitié orpheline. La plupart des fonctionnaires de l'Union européenne sont en vacances au moment où l'Italien Angelino -Alfano, ministre de l'intérieur de -Matteo Renzi, fournit dans les locaux de la Commission un exemple concret du casse-tête de la politique européenne sur les réfugiés. M. Alfano, dont le pays occupe la présidence tournante de l'UE, déploie ce jour-là un écran de -fumée qui va alimenter l'irrésistible spirale du pessimisme sur cette question.

L'Italien passe une heure dans le bureau de -Cecilia Malmström, la commissaire aux affaires intérieures de l'UE. Ensemble, ils évoquent l'opération italienne de sauvetage des migrants, " Mare Nostrum ", qui a vu le jour fin octobre 2013, après la catastrophe maritime de Lampedusa et ses 366 morts. A l'époque, c'était la panique, il fallait agir à tout prix. Mme Malmström elle-même a plaidé publiquement pour des patrouilles dans l'ensemble de la Méditerranée. Les promoteurs de " Mare Nostrum " ont imaginé une opération de moindre envergure : les navires de la marine italienne ont été envoyés dans les eaux internationales, à la frontière maritime de la Libye. Les Italiens ont ainsi sauvé des flots plusieurs dizaines de milliers de personnes ; Cecilia Malmström, les gouvernements européens et les ONG les ont chaudement félicités.

Puis les Italiens ont fait leurs calculs : le coût de l'opération atteignait 9 millions d'euros par mois. Et ils n'ont pas tardé à constater que les pays européens partenaires de " Mare Nostrum " se sentaient assez peu concernés. " *Au Conseil, nous avons demandé assez tôt si*

d'autres pays contribueraient financièrement. Mais nous n'avons rien eu du tout. De personne ", dit un diplomate italien à Bruxelles. Au lieu de cela, les Etats membres ont reproché de plus en plus clairement aux Italiens d'avoir créé avec " Mare Nostrum " un *pull factor* : un facteur d'attraction.

Gil Arias-Fernández, chef de Frontex, l'agence de protection des frontières de l'Union européenne, est l'un des rares à dire ouvertement qu'un tel *pull factor* peut légitimement exister. Après la mise en place de " Mare Nostrum ", le nombre des fugitifs, disait-on, s'est multiplié, c'était parfaitement visible. Mais pour M. Arias, " *rien n'est plus fort que le push factor* " : le désespoir est devenu si profond dans de grandes régions de l'Afrique et du Proche-Orient, dans des pays comme la Syrie ou la Somalie, l'Irak ou l'Erythrée, que leurs habitants sont tout simplement poussés vers l'Europe, quel que soit le coût de l'entreprise. Quitte à y laisser leur vie.

" Mare Nostrum " a engendré des effets pervers. Les passeurs ont envoyé les gens en mer à bord d'embarcations de plus en plus précaires. L'organisation de l'ONU pour les réfugiés, le HCR, a constaté, en comparant les chiffres sur deux ans, que le risque statistique de mourir dans ces odyssees avait doublé. Pour le haut-commissaire aux réfugiés, Antonio Guterres, cela signifie qu'il faut améliorer le sauvetage en mer et que les Etats de l'UE doivent collaborer à cette fin. " *Personne ne le dit, mais trop d'Etats veulent éviter d'accueillir des réfugiés en Europe* ", affirme l'un des plus hauts fonctionnaires de l'UE travaillant sur le dossier. Ce qui nous amène à l'écran de fumée d'Alfano – qui aboutit effectivement à une plus forte coopération des Etats membres. Mais cette coopération consiste à faire régresser, pas à pas, le processus qui a débouché sur " Mare Nostrum ".

Irrités par l'attitude de l'Italie qui n'empêche pas les immigrants de poursuivre leur voyage " vers le Nord ", beaucoup d'Etats de l'UE souhaitent désactiver " Mare Nostrum ". Dans le même temps, en Italie, les populistes de droite ne veulent pas d'immigrés et dénoncent la déferlante des demandeurs d'asile. Le problème, c'est que mettre un terme à une opération qui a sauvé des dizaines de milliers de vies n'est pas très populaire.

M. Alfano, à Bruxelles, a donc eu recours à une ruse. Il a annoncé qu'une opération, baptisée " Frontex plus ", prendrait la place de " Mare Nostrum ". " Frontex plus ", ça sonne européen. Il était prévu que les navires italiens ne se rendraient plus à la limite des eaux libyennes pour trouver des naufragés, mais attendraient l'ordre d'intervenir depuis leurs propres eaux territoriales.

Mais voilà : personne à Frontex n'avait été informé des projets du ministre italien. Gil Arias-Fernández n'a pas tardé à faire savoir publiquement que son agence n'avait ni moyens ni mandat pour une telle mission. Frontex, dont le budget annuel est de 42 millions d'euros, ne dispose ni de navires ni d'avions. M. Alfano a cependant fini par s'imposer. L'opération " Frontex plus " a simplement été rebaptisée " Triton ". " *Elle remplacera la mission "Mare Nostrum"* ", a claironné M. Alfano devant le conseil des ministres de l'intérieur à Luxembourg.

Le moins pourrait se révéler un plus. M. Arias, le patron de Frontex, est convaincu que la fin de " Mare Nostrum " réduira le nombre des fugitifs, et du même coup celui des morts, en Méditerranée. A cette conviction s'oppose le pessimisme de ceux qui, regardant de l'autre côté de la mer, ne voient pas baisser le nombre de candidats à l'exil. Et redoutent que les passeurs répondent à leur manière à un retrait des navires de sauvetage : en coulant purement et simplement un bateau contenant des centaines de personnes, comme ils l'ont fait en septembre.

Javier Caceres (Süddeutsche Zeitung)

Tous migrants



Jeunes Polonais, Norvégien, Allemand et Russe à Ellis Island (New York), en 1913.

Underwood Archives/Leemage

Aujourd'hui d'Afrique vers l'Europe, hier d'Europe vers l'Amérique, les migrations scandent l'Histoire. Et demain ?



"Usoni" est le titre d'une nouvelle série TV diffusée au Kenya. Elle s'appuie sur un scénario de science-fiction : en 2063, l'Europe est inhabitable, écologiquement dévastée. Les Européens partent en masse vers le sud. Vers l'Afrique. Le chas d'aiguille qui y donne accès est une île de la Méditerranée, Lampedusa.

Dans l'épisode pilote de la série, que la réalisatrice Cherie Lindiwe a récemment présenté à Nairobi, les images vacillent un peu, c'est une production à petit budget : des vagues sombres claquent sur la coquille de noix à bord de laquelle un jeune couple d'Européens tente d'atteindre l'île. De l'eau clapote sur le pont, l'homme et la femme se serrent fort au milieu des autres voyageurs entassés, angoissés. Derrière eux, il n'y a que l'obscurité : il y a quelques années, tous les volcans d'Europe se sont réveillés d'un seul coup. L'Etna, l'Eyjafjallajökull et quelques autres ont craché dans l'atmosphère d'épais nuages de cendre. La misère s'est condensée sous la couverture de nuages.

Lors de leur fuite en Méditerranée, qu'en des temps meilleurs ils appelaient avec arrogance *mare nostrum* ("notre mer"), les Blancs sont confrontés à d'infâmes bandes de passeurs, aux gardes-côtes, aux vagues. Mais voilà : "L'Europe est morte, ici il n'y a plus rien", dit Ulysse, le personnage principal, à son amie enceinte, Ophélie. "L'Afrique est le seul lieu où nous puissions nous réfugier pour construire quelque chose." Sur l'île de Lampedusa, les hommes de la police des frontières leur lancent des regards hostiles.

C'est une expérience intellectuelle excitante et peut-être aussi un fantasme de vengeance africain : *usoni*, en swahili, signifie " avenir ". Lorsque les réfugiés européens atteignent enfin l'Afrique, ils sont confrontés aux brimades des autorités chargées des étrangers et au racisme latent des habitants riches.

Mais " Usoni " décrit une situation qui n'a rien d'irréaliste. Il n'est pas nécessaire de se projeter en 2063. Certes, ce sont aujourd'hui des réfugiés venus d'Afrique qui attendent aux portes de la forteresse Europe. Mais autrefois, les Européens eux-mêmes cherchaient refuge ailleurs. Pendant des siècles, ils ne sont pas venus qu'en conquérants dans les pays lointains : le plus souvent, ils y arrivaient en haillons.

De nos jours, lorsque le ministre de l'intérieur italien Angelino Alfano veut illustrer la menace que représenteraient les réfugiés africains pour l'Union européenne, il aime citer un chiffre effrayant. Pour l'année record que fut 2011, 62 000 Africains ont fait la traversée vers l'Europe. En 2014, selon Frontex, l'agence de protection des frontières de l'UE, plus de 160 000 personnes ont déjà franchi la Méditerranée.

Mais un autre chiffre est beaucoup plus impressionnant. Le flot de réfugiés qui partait jadis d'Europe s'élevait en moyenne à un demi-million de personnes – par an. Et ce pendant un siècle entier, entre 1824 et 1924. Au total, 52 millions d'Européens ont quitté leur terre natale dans ce laps de temps. En 1882, 250 000 migrants ont quitté la seule Allemagne. En comparaison, le calme règne presque aujourd'hui en Méditerranée.

" *Give me your tired, your poor/Your huddled masses yearning to breathe free.* " C'est ce que l'on peut lire sur une plaque de bronze posée sur le socle de la statue de la Liberté, dans le port de New York. " Donnez-moi vos fatigués, vos pauvres, vos masses blotties qui brûlent du désir de respirer librement " : ce poème a été écrit par Emma Lazarus, elle-même fille d'immigrés juifs. Il y est question, entre autres, des Irlandais fuyant au XIXe siècle la famine qui avait tué un million de personnes – quatre fois plus que la famine de 2011 en Somalie –, ou de ces Allemands qui, dès le XIXe siècle et plus encore au début du XXe, vivaient du mauvais côté de la société. En haut, les boutons dorés et luisants des officiers, en bas, la misère toujours plus profonde des masses. Dans les années qui suivirent la fondation du IIe Reich, en 1871, des centaines de milliers d'Allemands souffraient de la faim et du chômage ; entre 1820 et 1890, ils constituèrent même le plus grand groupe parmi les nouveaux arrivants aux Etats-Unis.

Leur Lampedusa s'appelait Ellis Island. " *Huddled masses* ", réfugiés économiques : ils étaient les bienvenus. En Amérique latine, qui attira 20 % des émigrés européens, mais surtout aux Etats-Unis.

Le plus impressionnant, ce sont peut-être les lettres envoyées à l'époque par les migrants allemands. Sur du papier jauni qui se déchire aux plis, tous les espoirs auxquels s'agrippent aujourd'hui de jeunes boat people africains figurent déjà. Aux Etats-Unis, celui qui fait des efforts " *peut se constituer un petit pécule en peu de temps et mener une bonne vie* ", écrit par exemple avec enthousiasme un réfugié allemand, Alvin Schreiter, 33 ans – et c'est précisément ce dont il considérait qu'on l'avait privé au cours de la longue dépression allemande : une vraie chance à saisir. " *L'ouvrier en Allemagne* " ne pouvait même pas épargner de quoi acheter du pain sec, écrivait-il en 1876.

Au début du XXIe siècle, certains des Africains qui triment dans les champs en Espagne racontent aussi des histoires à leurs proches restés au pays natal : ils se portent bien, ils sont déjà riches et ne vont pas tarder à venir chercher leur famille. De la même manière, au XIXe siècle, Alvin Schreiter, venu de Saxe, écrivait : " *Qu'étais-je donc en Allemagne ? Un pauvre type. Et que suis-je en Amérique ? Un homme prestigieux.* " Pendant l'année de crise que fut 1873, il a traversé l'Atlantique par gros temps sur un bateau branlant, avec son

épouse et sa fille d'un an, Anna. Sur le pont, il a fallu tout arrimer, écrit-il : *" On vomissait et on chiait tout ce qui pouvait sortir. "* Mais une fois arrivé, il décrit à sa famille un pays de cocagne : *" Ici tout pousse très vite, car il fait très chaud. "* Les pommes de terre, dit-il, atteignent *" la taille de chopes de bière "*.

En réalité, Alvin Schreiter est toujours dans la misère. C'est ce qu'ont établi les archivistes du Musée de l'émigration de Hambourg, qui conservent ses lettres et les nombreuses autres missives de migrants allemands chassés par la pauvreté. Il fait tout de même savoir à sa mère qu'elle doit venir voir de ses propres yeux ce pays merveilleux : *" Ici elle n'aura pas à souffrir de la faim, car ce n'est pas la mode en Amérique. Partout on donne des banquets dignes des repas de baptême. Nous mangeons de la viande tous les jours, et à satiété. "*

C'est seulement lorsque son frère s'annonce pour de bon, en 1879, qu'il avoue : *" Je ne te conseille pas de le faire maintenant, car nous sommes dans une mauvaise passe, il y a des centaines de gens qui n'ont pas de travail. Moi j'ai un emploi dans une scierie à vapeur. J'y travaille depuis six semaines, mais je n'ai pas encore touché une journée de salaire. "* Le sort d'un migrant de fraîche date.

Les passeurs *" profitent du désespoir des réfugiés "*, dit aujourd'hui le ministre de l'intérieur italien. L'UE leur a déclaré la guerre, ses armes sont les appareils de vision nocturne et les bateaux rapides de Frontex. Mais c'est dans l'Europe du XIXe siècle que les passeurs ont atteint le sommet de leur action, ne serait-ce que parce que le nombre des clients potentiels était beaucoup plus important à l'époque. On les appelait *" agents d'émigration "*. Des hommes qui faisaient miroiter une vie douce en Amérique et qui, moyennant des sommes atteignant une année entière de revenus, organisaient une traversée de l'Atlantique. Les entreprises de transport leur accordaient souvent, en plus, une commission par passager apporté, ce qui les incitait à utiliser des méthodes douteuses – et leur a valu le surnom de *" vendeurs d'âmes "*. Beaucoup de juifs qui, vers la fin du XIXe et le début du XXe siècle, fuyaient les pogroms à l'Est sont passés entre leurs mains ; sans passeport, ils n'avaient pas d'autre choix s'ils voulaient arriver jusqu'aux ports d'où partaient les bateaux, Hambourg ou Rotterdam.

Les politiciens ont souvent traité les passeurs de criminels et les ont accusés de traite d'êtres humains. Mais aujourd'hui, cent cinquante ans plus tard, les livres d'histoire européens portent un regard plus clément sur ces hommes, du moins sur ceux qui ont aidé les affamés et les désespérés, en Europe, à commencer une nouvelle vie. *" Avec la hausse de la demande, il fallait un conseiller qui puisse organiser une émigration et guider celui qui voulait émigrer "*, écrit par exemple, compréhensive, l'historienne Barbara Schuttpelz. Certains travaillent dans l'illégalité, admet-elle. *" Mais au bout du compte, ils apportent une contribution essentielle au bon déroulement de l'émigration de masse. "*

Beaucoup de réfugiés ont trouvé dans le Nouveau Monde le bonheur qu'ils cherchaient. Le Rhénan Carl Schurz, par exemple, avait à peine 23 ans lorsqu'il est arrivé, en 1852, et la ville de New York lui a d'abord causé un choc : *" Je me trouvais désormais dans la grande République, le but de mes rêves, et je me sentais totalement solitaire et abandonné. "* Vingt-cinq ans plus tard, il était ministre de l'intérieur des Etats-Unis, éclairer dans le combat pour l'abolition de l'esclavage et le droit de vote des femmes.

Pour d'autres, l'intégration a été difficile. Alvin Schreiter, ce réfugié qui disait avoir vu en Amérique des pommes de terre de la taille d'une chope de bière, était l'un de ceux qui, au XIXe siècle, se firent une place dans une société parallèle, la Colonia Saxonica, en Pennsylvanie. De là, il écrivait à sa famille : *" Mais l'Amérique a aussi ses zones d'ombre. Ici s'applique la loi du dimanche, qui interdit de servir bière, alcool ou vin le jour du Seigneur. "*

Lorsque le paquebot surchargé à bord duquel se trouve Elisabeth Philomena Schmidt, 25 ans, dite Else, approche de New York, en 1926, pendant la Prohibition, les passagers sont saisis par cette vision. " *Nous étions tous sur le pont et observions ce sombre bout de pays, écrit-elle dans une lettre. L'Amérique ! Allait-elle exaucer nos vœux ? Avant que notre navire arrive dans la zone américaine, tous les hommes étaient ivres. C'est que nul ne savait pendant combien de temps on ne pourrait plus boire de vin.* "

Ils avaient quitté l'Europe pour fuir la pauvreté et les tensions politiques : précisément ce qui motive aujourd'hui en Afrique ces flots de fugitifs, même si ce sont des ruisseaux à côté des fleuves que déversait jadis l'ancienne Europe. La jeune Else, née en 1901, vient d'un quartier misérable de Francfort ; l'Allemagne est retombée dans une profonde dépression, secouée par des coups d'Etat et une série de plus de 300 assassinats politiques perpétrés par l'extrême droite. Trois ans plus tôt, l'hyperinflation a réduit à néant toutes les économies de la famille ; et personne ne sait jusqu'où va encore aller ce fou, en Allemagne.

Aujourd'hui, on dirait peut-être : cela fait penser au Nigeria. Ou à la Libye. Mais moins d'un siècle plus tard, l'Allemagne est dans une bonne situation économique, elle est devenue un lieu auquel aspirent les plus pauvres, au cœur d'une Europe qui dépense beaucoup pour élever des digues autour d'elle.

Ronen Steinke (Süddeutsche Zeitung)

© Le Monde

◀ **article précédent**

L'informatique à la russe

article suivant ▶